ment impérial, dans sa forme actuelle, n'a plus ni le sens des hommes, ni le discernement des situations.

(*Journal de Paris.*) J. J. WEISS.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, lundi 24 mai.

Je devrais me dispenser de vous écrire aujourd'hui, car le télégraphe vous apportera avant ma lettre le résultat des élections parisiennes, et tous les faits, toutes les appréciations perdront leur intérêt en face des chiffres qui sortiront de l'urne. Il faut pourtant que je vous signale le double fait qui frappe ici tout le monde : c'est d'abord le calme profond de la capitale pendant ces deux journées ; point de mouvement inaccoutumé de la population : on ne s'aperçoit pas au bruit de la rue que c'est jour d'élection : pareille tranquillité surprend ; rien n'est changé au cours ordinaire des choses, et dans les quartiers du centre surtout il semble qu'il y ait moins d'animation que d'habitude. Le second fait, c'est la probabilité d'un grand nombre d'abstentions : on a multiplié, il est vrai, les bureaux où les votes sont reçus ; mais malgré cela, l'empressement est moindre qu'on ne le supposait. J'ai visité plusieurs bureaux : tout se passe avec un calme et un ordre parfaits ; dans quelques-uns même, il y a des instants de chômage. Pourtant on me dit que, dans les faubourgs, il y a plus d'animation à partir de midi. On fait queue avec ordre et sans cris. C'est la garde nationale qui est de service, et l'on m'assure que les troupes sont consignées dans leurs casernes, non pas dans la prévision que les autorités puissent avoir besoin d'elles, mais pour qu'elles ne se mêlent pas à la population et que les opérations du scrutin conservent un caractère exclusivement civil.

Au moment où je vous écris, les derniers votes sont déposés et le dépouillement va commencer publiquement. Dans les cafés des boulevards les conversations commencent à s'animer, et de petits groupes se forment très-pacifiquement aux abords des bureaux. C'est ce soir seulement après les travaux de la journée que Paris prendra une physionomie plus agitée : il y aura pour beaucoup un moment d'attente et d'anxiété ; il y aura peut-être dans certains quartiers quelques petites manifestations, mais on croit qu'elles seront assez pacifiques et point tumultueuses.

A la dernière heure, l'incertitude est complète sur le résultat. On dit pourtant que les partisans de M. Bancel, de M. Gambetta, et de M. Rochefort déploient beaucoup d'activité et d'ardeur ; ce n'est pas parmi eux qu'on trouvera des abstentionnistes. La circonscription qui paraît la plus calme est la 2e, celle où se portent MM. Devinck, Thiers et d'Alton-Shée : c'est là probablement qu'il y aura le plus grand nombre d'abstentions.

On connaîtra ce soir entre huit et neuf heures le résultat du scrutin. Les journaux ont pris leurs mesures pour publier des éditions spéciales ou de simples suppléments dans la soirée. Les employés des lignes télégraphiques devront passer la nuit à transmettre les dépêches.

Cinq heures. — Je sors de la mairie du 2e arrondissement. Les portes sont gardées par la garde nationale ; toute personne munie de sa carte d'électeur peut entrer assister à l'opération du dépouillement. Dans ce quartier, on dit que la majorité est acquise à M. Emile Ollivier ; mais on croit que, dans le quartier du Temple il n'en est pas de même. C'est autour des deux noms de MM. Ollivier et Bancel que se livre la grande bataille.

CH. CAHOT.

BOURSE DE PARIS DU 24 MAI.

La Bourse de ce jour a été très-agitée sans subir cependant de grandes variations de cours. Il est cependant probable que si les cotes de Londres n'étaient arrivées la première avec 1/4 et la deuxième avec 1/8 de hausse, la rente française aurait atteint des cours plus bas que samedi.

Les primes pour demain sont très-recherchées, car on espère connaître pour la prochaine bourse le résultat des élections ; s'il est accentué dans un sens ou dans l'autre, nous devons nous attendre à un mouvement sérieux.

Le transcontinental varie de 100 fr. à propos de la moindre offre ou demande : c'est ainsi qu'il a été coté à quelques minutes près 720 et 650 dollars. Il suffit de signaler ces soubresauts pour obtenir l'abstention des capitaux et même des joueurs prudents.

Le 3 % ferme à 71.80 offert et 71.77 1/2 demandé.

Signalons la faiblesse du Foncier à 16.10 et la fermeté de l'Autrichien.

CELLIER.

CHRONIQUE LOCALE.

Les élections ont eu lieu dans la quatrième circonscription du Nord au milieu d'un calme parfait. Le chiffre des suffrages donnés à M. Brame est très significatif ; il dépasse de plusieurs milliers de voix celui de 1863, et si l'on tient compte des décès, des absences, des changements de domicile, des erreurs de noms, des fausses indications, des oubliés commis dans les mairies et de l'apathie qui accompagne toujours une élection non disputée, on trouvera que le nombre des abstentions n'est pas bien grand. En résumé, c'est un beau succès pour M. Brame et pour la cause qu'il représente.

Malheureusement et comme on peut le voir dans nos dépêches, M. Pouyer-Quertier n'a pas réuni à Rouen le nombre de suffrages nécessaires. Un second tour de scrutin sera nécessaire.

La soirée d'hier et la nuit ont été marquées à Lille par des scènes tumultueuses d'une certaine gravité. Des témoins oculaires nous font un récit que nous résumons ainsi sous toutes réserves :

Dans l'après-midi une foule considérable paraissant très agitée stationnait sur la Grand-Place attendant le résultat des élections.

Assez avant dans la nuit, un citoyen nommé H... se trouvant sur la Grande-Place, près le café de Bruxelles et tenant en main un fusil, entonna la *Marseillaise* qui fut bientôt reprise en chœur par un grand nombre de personnes. Un rassemblement nombreux se forma et se mit en marche en chantant, précédé de H... qui agitait toujours son fusil. On se dirigea d'abord par la rue Impériale vers la brasserie de MM. Dutilleul frères dont les opinions sont bien connues. On s'y arrêta aux cris de *Vive Thiers ! Vive la Liberté !* qui ne tardèrent pas à être suivis des cris de : V'la la rousse ! Attention ! La police arrivait en effet. Un commissaire voulut haranguer la foule, pour essayer de lui démontrer que le suffrage universel ayant prononcé, ces manifestations n'avaient plus leur raison d'être, mais sa voix fut couverte par des cris et des huées. Quelques collisions s'engagèrent entre des ouvriers et des sergents de ville ; des arrestations furent opérées.

Le rassemblement, devenu très considérable et continuant de chanter la *Marseillaise*, se dirigea alors vers la rue Sainte-Catherine où habite M. des Rotours. La rue était occupée par de la troupe et de la gendarmerie. A cette vue, la foule rebroussa chemin, se tournant vers la rue Négrier pour aller à la Préfecture, aux cris de : Gare aux baïonnettes ! Vive Thiers ! A bas des Rotours ! La préfecture était aussi gardée par des chasseurs à pied et de la gendarmerie.

Ces cris : Chez Pau ! chez Pau ! se firent alors entendre. M. Pau est, nous dit-on, un médecin qui passait autrefois pour un ardent démocrate, mais qui dans ces derniers temps aurait chaudement défendu la candidature de M. des Rotours. On suivit la rue de la Barre et les boulevards pour se rendre dans la section de Wazemmes où habite M. Pau. Une manifestation eut lieu devant sa maison aux cris de : A bas Pau ! A bas des Rotours ! Vive Thiers ! On essaya de forcer la porte qui allait céder quand nous ne savons quelle intervention vint tourner d'un autre côté l'attention de la foule, qui prit la route du nouveau palais de la préfecture, où une autre démonstration se produisit. Un ouvrier ayant une affiche de M. Thiers attachée sur la poitrine fut porté en triomphe au milieu des cris de *Vive la liberté ! Vive Thiers ! A bas Des Rotours !*

Le rassemblement continua ensuite sa promenade à travers les nouveaux quartiers de la ville en chant de la *Marseillaise*, que venaient parfois interrompre des couplets improvisés dont nous citons, tel quel, le refrain textuel :

Nous irons au bout du monde
Et Thiers ne périra pas !

Le tout, tantôt sur l'air des *Lampions*, tantôt sur l'air des *Pompiers de Nanterre*.

Pendant que ces faits se passaient dans certains quartiers, la Grand'Place et la place du Théâtre étaient témoins de scènes regrettables.

Durant l'après-midi et la soirée, des collisions et des rixes nombreuses eurent lieu entre les porteurs de bulletins des deux candidats.

Au moment du dépouillement du scrutin, l'Hôtel-de-Ville fut occupé militairement, malgré les protestations du président du bureau, M. Werquin. Cette mesure mécontenta un grand nombre de citoyens. Plus tard, les abords des places furent occupés par de l'infanterie. Des soldats furent hués, sifflés. Il y eut des cris de : A bas la troupe ! Des groupes nombreux firent pendant une bonne partie de la soirée le tour de la colonne commémorative en chantant la *Marseillaise*.

A minuit, la cavalerie déboucha sur la place et exécuta des charges réitérées. La place ne tarda pas à être évacuée.

Aujourd'hui une grande animation règne encore à Lille.

Il paraît qu'hier on répandait le bruit à Lille qu'une émeute formidable avait éclaté à Roubaix. Nous avons dit plus haut comment les choses se sont passées parmi nous. En donnant leurs suffrages à M. Brame, nos concitoyens ont affirmé de nouveau, avec un calme et une dignité remarquables, leurs tendances politiques qui se résument ainsi : la liberté sans la révolution, mais la liberté !

On nous communique la note suivante :

« Jeudi 20 mai a eu lieu l'assemblée générale de l'*Association générale de l'Industrie et du Commerce* convoquée par la Chambre syndicale pour la discussion des amendements proposés et pour le vote des statuts qui ont été approuvés par l'unanimité des membres présents.

« L'idée qui guide l'association étant bonne, elle fera son chemin ; en se développant peu à peu par le travail elle attirera les sympathies du public et le concours actif des intelligences, et Roubaix verra bientôt l'*Association de l'Industrie et du Commerce* compter parmi ces institutions libérales de l'initiative privée si rares en France et si répandues partout en Angleterre, en Suisse et en Allemagne, où elles rendent service aux affaires de tous et de chacun.

« Ces réflexions nous ont paru nécessaires pour expliquer comment la Chambre syndicale se trouvant complétée par le vote du 6 mai, les statuts ayant été approuvés par l'assemblée générale du 20 mai, est à même de faire connaître que l'*Association de l'Industrie et du Commerce* de Roubaix est définitivement constituée et qu'elle va entrer en fonctions.

« Dans sa séance du 22 mai, elle a procédé à l'élection de son bureau qui se trouve composé de :

MM. Motte-Bossut, Président ;
Motte-Motte, Vice-président ;
A. Talon, Secrétaire ;
François Ernoult, Trésorier ;
Carlos Delattre, Bibliothécaire-Archiviste.

« En vertu de l'article 7 du chapitre IV, le trésorier fera recevoir prochainement le montant de la cotisation annuelle, qui a été fixée pour cette année, à vingt francs.

« A cette occasion, la Chambre syndicale croit devoir donner une explication toute simple et très courte pour établir la parfaite régularité de la marche qui a été suivie dans l'œuvre de la constitution définitive de l'*Association de l'Industrie et du Commerce*.

« Les promoteurs de la Chambre syndicale, après avoir recueilli 229 adhésions, ont adressé en février à tous les signataires une circulaire dénommant tous les membres et les convoquant à l'élection des vingt membres devant composer la Chambre syndicale.

« Cette circulaire se terminait ainsi : « Nous avons cru devoir laisser aux vingt « membres qui seront élus le soin de *com-* « *pléter ou de modifier* nos statuts et de « les faire voter en assemblée générale. »

« L'élection des vingt membres eût lieu le 28 février ; 140 votants y prirent part ; la Chambre syndicale fut nommée et obéissant au mandat qui lui était imposé, elle se réunit, fit l'étude des statuts, proposa des modifications, accepta des amendements, puis convoqua les 229 signataires en assemblée générale le 20 mai et ce jour, par le vote des membres présents qui approuvèrent les statuts, l'association fût régulièrement constituée.

« Ces statuts vont être adressés à tous les membres de la société.

« Nous espérons avoir fait comprendre la sincérité de la Chambre syndicale dont le seul but est d'arriver par l'étude et par le travail à la complète organisation d'une œuvre utile, nécessaire même dans le centre le plus considérable peut-être de la France industrielle et commerciale. »

Dans le dépouillement du scrutin, on a trouvé à Roubaix un bulletin au nom de Ledru-Rollin ; à Tourcoing, un bulletin au nom de Rochefort.

Un certain nombre de citoyens se sont présentés hier et aujourd'hui dans nos bureaux, se plaignant de n'avoir pas reçu leur carte d'électeur, bien que les années précédentes ils eussent été inscrits sur la liste électorale. Nous devons reconnaître que la plupart avaient négligé d'aller en temps opportun vérifier leur inscription pour cette année. Si nous signalons le fait, c'est afin de montrer quel soin les employés des municipalités doivent apporter dans la confection des listes et combien il importe à tout électeur de vérifier à temps et chaque année son inscription.

Il y a quelques jours, la police de Tourcoing arrêtait sur la grande place un individu criant : Vivent les Bourbons ! A bas Napoléon ! nous en avons assez ! Le pauvre homme a comparu devant le tribunal correctionnel. Sa manifestation peu prudente lui coûtera deux mois de prison et 16 fr. d'amende.

Dans ses dernières audiences le tribunal a encore prononcé les condamnations suivantes :

Pour avoir tenté de s'approprier une bourse trouvée sur la voie publique, Philippe Declercq, de Roubaix, deux mois de prison.

Désiré Lesage a volé une caisse contenant 150 fr. d'objets, à Croix ; il est en surveillance obligée à Lille, et en état de récidive légale ; il retournera pour deux ans à la maison centrale de Loos.

Pour toute la chronique locale : J. REBOUX.

Dernières Nouvelles

Une lettre datée de Paris ce matin nous dit :

« Paris est très calme et très digne dans sa victoire. Les mesures de précautions qui avaient été prises sont demeurées inutiles. »

—

Le *Journal officiel* n'est pas arrivé à Roubaix aujourd'hui.

—

Rouen, mardi.

M. Pouyer-Quertier, 10,777 voix ; candidats concurrents ; 10,523. Ballotage.

Paris, mardi.

La plupart des résultats de province connus sont favorables au gouvernement.

Poitiers, mardi.

M. Thiers a échoué.

Loudéac, mardi.

M. Glais-Bizoin n'est pas réélu.

Troyes, mardi.

M. Casimir Périer est battu par M. Argenee.

Marseille, mardi.

Première circonscription. — M. Gambetta 8600 voix ; M. Lesseps, 4500 ; M. Thiers 3500. Ballotage.

Colmar, mardi.

M. Keller est élu.

Lyon, mardi.

MM. Raspail, Bancel et Jules Favre sont élus.

Draguignan, mardi.

M. Emile Ollivier est élu.

Paris, mardi soir.

Sur 292 élections, 280 sont connues. L'opposition compte 26 nominations. Ballotages, 58.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Paris, lundi 24 mai.

Vous rappelez-vous cette vieille histoire d'un bon bourgeois de Paris qui pêchait tranquillement à la ligne près du Pont-Royal, tandis que l'émeute et la troupe tiraillaient sur la place du Carrousel ?

Eh bien ! le chroniqueur qui, ces jours-ci, au moment de la grande bataille électorale, se complairait à la narration des faits privés du monde parisien, ressemblerait beaucoup au pêcheur à la ligne de 1830.

Cette philosophie en vaudrait bien une autre.

Malheureusement il ne suffit pas d'être philosophe. Si l'on jette sa ligne aux faits parisiens et que les faits parisiens ne mordent pas, la place n'est bientôt plus tenable.

La bataille de 1830 importait peu aux goujons de la rivière.

Les goujons parisiens se préoccupent fort de la bataille électorale du 23 mai, et c'est autour des scrutins qu'on doit jeter sa ligne pour les prendre.

Il paraîtrait que les révolutionnaires l'ont échappée belle. Le mercredi et le jeudi on s'attendait à une crise. La *Marseillaise*, chantant par la rue, promettait des émeu-

---

moins, bien souvent, au moment même où commençaient à s'établir entre eux la plus naïve intimité et la plus cordiale confiance, Violette tout à coup devenait grave, prudente, réservée, un peu triste même, comme si elle eût été saisie de quelque pensée douloureuse, agitée par quelque pénible souvenir, et le pauvre Guy s'éloignait alors bien soucieux et presque désespéré, se disant que jamais sans doute il ne parviendrait à avoir se petite place faite, bien constante, toute à lui, dans le cœur de la charmante mais fantasque jeune fille.

Pendant les quelques mois qui s'écoulèrent jusqu'à l'époque où l'on devait fêter les dix-huit ans de Violette, les habitants du château et de la villa de Valléon furent momentanément séparés. M. de Kervélen conduisit sa petite-fille aux bains de mer ; Louise, un peu affaiblie par les fatigues qu'elle avait eu à supporter, prit, pendant ce temps, quelques vacances. Le vieux marquis avait cependant bien supplié la compagne de Violette, son autre chère enfant, ainsi que maintenant il l'appelait toujours, de venir aussi au Croisic pour prendre un peu de repos. Elle y serait soignée comme une convalescente et contente comme une reine. Mlle Louise, cependant, ne se laissa point persuader, et, chose étrange et toute nouvelle, Violette n'insista pas beaucoup pour emmener son amie. Elle pria au contraire le bon papa de laisser Louise entièrement libre, afin qu'elle pût aller rendre visite à des parents éloignés qui pouvaient avoir quelque heureuse influence sur son avenir.

— C'est étonnant, a dit à cette occasion le vieux marquis en son particulier, elle qui l'aimait tant, qui languissait en l'attendant qui semblait ne pas pouvoir s'en séparer !... Cependant, ma petite Violette ne peut être oublieuse, ni ingrate... Non, mais elle peut être jalouse, se dit à la fin le pauvre grand'père, auquel Guy et sa mère avait promis d'aller les rejoindre sur les plages de l'Océan. Je crois qu'en ce cas, la chère enfant s'inquiéterait bien à tort. Louise, il est vrai, est la plus noble et la plus charmante jeune fille qu'après elle, je connaisse, et si imposante, et si digne pour une fille de bourgeois ! Mais elle est bien trop sensée et trop vertueuse pour rechercher les hommages de riches jeunes gens, et quant à Guy, il est vraiment le type des chevaliers fidèles.

Pauvre petite Violette ! Son meilleur ami, son cher grand papa la soupçonnait et l'accusait ainsi, lui-même, parce qu'il ne connaissait pas encore toute l'étendue de son ingénieux dévouement, toutes les douces et tendres vertus de son cœur angélique. Pourtant il ne tarda pas à voir que ses suppositions l'avaient trompé. Au bout de quelques semaines, tous les voyageurs se réunirent au château. Louise reparut, et, elle semblait plus anxieuse et plus triste qu'autrefois, aux premiers temps de son arrivée. Alors il n'y eut pas d'amitiés et de tendresses que Violette ne lui fît, pas de prévenances et de douces surprises qu'elle n'imaginât pour elle, soit que Guy fût présent, soit qu'il fût éloigné. Le vieux marquis se réjouissait de voir régner entre les deux jeunes filles tant de sympathie et d'affection ; de loin, en souriant, il les suivait des yeux, et il ne pouvait entendre la douce voix de Violette murmurant tout bas à son amie en s'efforçant de la consoler : « Ne t'afflige pas Louise, espère... Attendons, j'aurai bientôt dix-huit ans et bon papa m'écoutera mieux alors... Et... peut-être nous ne serons pas seules alors ; Guy nous aidera à prier. »

Il vint enfin, ce jour impatiemment attendu qui achevait la série des dix-huit premiers ans, des années dorées de soleil et couronnées de roses. Avec lui vinrent les félicitations, les banquets, les visites, les convives. M. de Kervélen ne s'était pas trompé dans ses paternelles espérances ; pas une de ses invitations ne se trouva méprisée ; l'élite, la fleur de la contrée se pressa dans ses grands salons. Le vieux marquis, satisfait et digne, présenta à tous sa chère enfant, avec tout l'orgueil d'un gentilhomme riche et d'un bon père. Jamais le nom ancien et sonore de mademoiselle de Clessy-Kervélen n'avait été si fièrement, si complaisamment prononcé. Encore, le grand'père l'accompagnait de commentaires on ne peut plus éloquents. C'était tantôt « mon unique et aimable héritière », tantôt « le seul rejeton de deux vieilles souches réunies. »

Flatteuses épithètes qui donnaient à penser, qui donnaient à calculer surtout à d'ambitieuses mamans, à des papas pleins de prudence, à d'aimables jeunes gens esseulés, à de brillants coureurs de dots qui papillonnaient autour de notre petite Violette des bois, séduits par ses doux regards et surtout alléchés par l'espoir de sa fortune.

Violette ne s'était pourtant montrée nullement disposée à adopter en ce jour les grands airs et le rôle brillant d'une noble et riche héritière. Si le grand papa eût voulu l'en croire, pour le dîner et le bal, elle ne se fût parée que très modestement. Encore le vieux marquis fut-il, au moins sur un point, forcé de lui céder. Violette se montra tout en blanc, sans dentelles, sans rubans ni fleurs, rose et souriante au milieu d'un nuage transparent et doux de tulle et de mousseline. Une toilette exactement semblable avait été, par ses soins, préparée pour Louise. Seulement le grand'père avait naturellement insisté pour que sa petite fille, en ce jour, se parât de son cadeau.

De longs fils de perles, d'une merveilleuse blancheur et d'un grand prix, s'enroulaient donc dans les cheveux noirs, autour du col élancé, sur les bras blancs de la jeune héritière. La blonde Louise n'avait qu'une guirlande de myosotis et un bracelet de turquoises, que son amie lui avait donné. Elle n'en était pas moins belle, ni moins brillante, ni moins imposante surtout, et plus d'un élégant Parisien nouvellement débarqué, plus d'un personnage notable du département faisant sa première visite, en voyant les deux jeunes filles, au bras l'une de l'autre, se présenter sur le perron, eût été bien embarrassé de décider, n'était le collier de perles splendide et étincelant, laquelle était l'humble compagne, laquelle la gracieuse marquise.

En outre, Violette paraissait singulièrement distraite et préoccupée au milieu de cette foule et de toutes ces splendeurs. M. de Valléon et sa mère arrivèrent un peu tard ; il semblait qu'elle les attendît ; car elle devint toute pâle, puis toute rose en les voyant entrer. Mme de Valléon lui prit la main, murmura à son oreille quelques mots de grande amitié, puis l'embrassa avec une affection toute maternelle, lui offrant en même temps un beau reliquaire d'émail et d'or, qui contenait de saintes et précieuses reliques, et sur lequel son doux nom de Marie se trouvait finement gravé. Guy, en même temps, lui présenta une énorme gerbe de violettes ; mais le présent, tout simple qu'il fût, était rare, et point à dédaigner : on était au commencement d'août.

— Je ne puis vous offrir que des fleurs, murmura Guy timidement. Vous ne m'auriez peut-être point permis...

ERNESTE MARIE.

(*La suite au prochain numéro.*)

— Voici une anecdote dont on nous garantit l'authenticité.

Deux candidats de l'opposition se présentent dans un petit bourg, avec un drapeau différent, le jour d'un marché et d'une petite fête. Les groupes se forment alternativement autour de l'un et de l'autre. Chaque candidat, digne émule des Turquetin, des Mangin, débite plusieurs boniments sur la place publique ; ce manége dure pendant trois heures. La curiosité du public satisfaite, il se retire.

Dans la mêlée, un des candidats saisit un ouvrier par le bras, et, en termes affectueux, lui adresse ces paroles : « Eh bien, mon ami, que dites-vous de ce qui vient de se passer entre mon concurrent et moi ? »

L'ouvrier répond : « Vous m'avez l'air de deux marchands d'almanachs. — Eh ! mon cher, il y a du bon dans les almanachs. — Oui, répond l'ouvrier ; mais ils sont menteurs comme vous deux ; ils annoncent toujours du beau temps, et il ne vient que de la pluie. » (*Moniteur.*)